

Éditorial

Nous vivons une époque formidable

1 974, c'est l'année du *Changement sans risque* de Valéry Giscard d'Estaing aux élections présidentielles. Mais c'est aussi la période du premier choc pétrolier. Les États-Unis consomment plus de pétrole qu'ils n'en produisent mettant le monde dans une instabilité monétaire qui durera jusqu'au milieu des années 1980. Inflation, montée du chômage, chocs pétroliers à répétition (1979, 2008), effritement et dislocation du « bloc de l'Est », chute du Mur de Berlin..., le monde tousse et s'enrhume un peu comme un fumeur avant son cancer. Tout change et, pourtant, rien ne semble vraiment avoir changé.

Les dernières élections, présidentielles puis européennes, n'ont pas cessé de commenter la responsabilité des précédents présidents et chefs de gouvernement qui n'auraient rien fait depuis 30 ou 40 ans! Alors quoi? Tous ces programmes politiques n'auraient rien fait malgré leur annonce de force et de changement?

Depuis *La force tranquille* et *La force unie* de François Mitterrand (1981 et 1988), en passant par *La France pour tous*, *La France en grand*, *La France ensemble* de Jacques Chirac, et *Le président du vrai changement*, *Présider autrement*, *Une France plus juste* de Lionel Jospin (1995 et 2002), on a vu poindre *Ensemble, tout devient possible* de Nicolas Sarkozy et *Pour que ça change fort* de Ségolène Royale en 2007, sans oublier *Le changement, c'est maintenant* de François Hollande en 2012... et le *En marche, la France* d'Emmanuel Macron en 2017.

Aux Européennes, c'était *Renaissance* pour La République en marche et *Prenez le pouvoir* pour le Rassemblement national.

Tous ces programmes annonciateurs de force et de changements n'auraient rien changé?

On ne peut pas dire que depuis 30 ou 40 ans nous ayons manqué de détermination au changement! Comment se fait-il qu'aujourd'hui on puisse dire que rien n'a été fait, que rien n'a changé? Peut-on dire qu'il y a du changement qui ne change rien et de la force qui ne fait aucun effort? Peut-être même que tous les efforts ont été faits pour ce que les choses puissent rester en l'état. Un peu comme le malade qui met toute son énergie à conserver son état de santé. Passer son temps à ce que rien ne bouge, rien

ne se fasse et à ce qu'il ne se passe rien. Un peu comme le marin qui écope pendant que son bateau prend l'eau. Et si c'était la devise de ces 40 ans passés? Tous les efforts pour maintenir l'époque dans son jus.

C'est que le changement ne se décrète pas, il advient. Quand je me regarde dans le miroir, je ne peux que constater l'apparition de cheveux blancs. Je peux mettre tous mes efforts à faire que mes cheveux ne changent pas (teinture, nourriture, sport, etc.), sauf que j'aurai beau reculer les effets du changement, celui-ci reste inéluctable. Si j'accueille doucement le blanchissement de mes cheveux, ce sera moins brutal que s'ils apparaissent tous d'un coup. Les choses arrivent bien malgré nous, une politique ayant pour tâche d'accompagner ce qui arrive plutôt que de vouloir qu'il arrive quelque chose.

Si la différence entre ces dispositions semble ténue, voire relever du mégotage, elle change pourtant vraiment tout. Et c'est bien celle-là qu'on peut appeler le changement! La force mise à disposition de ce qui arrive pour l'accompagner ou la force mise à la disposition de ce que je veux qu'il m'arrive. Soit c'est le monde qui vient et je mets ma force à l'accueillir, soit je mets ma force au service de mon seul accomplissement. J'entends encore les commentaires dans les bonnes familles où ce qui est important c'est de parvenir à quelque chose, même si la seule arrivée certaine pour chacun d'entre nous, c'est de mourir pendant que le monde continuera d'arriver... sans personne pour l'accueillir?

C'est peut-être la raison pour laquelle l'éducation, par exemple, a depuis longtemps renoncé à accueillir les enfants qui rentrent, trop occuper à arriver elle-même avec les cohortes de ceux qui y arrivent : les arrivistes! En politique, comme dans tous les domaines de la vie sociale, il semble bien que les institutions aient abdiqué à accompagner ce qui change pour ne concentrer leurs efforts qu'à accompagner l'immobilisme des statuts, carrières et autres réussites personnelles, voire égotiques.

Alors quoi? Une carrière réservée à ceux qui ne réservent le changement qu'au seul changement de leur situation dans un monde qu'ils s'efforcent de ne pas changer? Quitte à ce que les changements du monde produisent de la souffrance, finissent par exploser au mieux dans les colères sociales, au pire dans le despotisme réactionnaire? À force de ne plus vouloir accueillir, il n'est pas impossible que l'on passe des souffrances aux brisures. En attendant, nous vivons une époque formidable!

Guy-Noël Pasquet